

Vivre avec ses morts

Nos mères de César Díaz

Nicolas Gendron

Volume 38, Number 3, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93297ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2020). Review of [Vivre avec ses morts / *Nos mères de César Díaz*]. *Ciné-Bulles*, 38(3), 50–50.



Nos mères

de César Díaz

Vivre avec ses morts

NICOLAS GENDRON

Pays emblématique de l'Amérique centrale à l'histoire méconnue, le Guatemala se fait rarement son cinéma. Nouveau porte-étendard de cette cinématographie, le réalisateur Jayro Bustamante y a ouvert une maison de production, tout en finançant ses films depuis la France. Sa trilogie sur les tabous guatémaltèques (**Ixcánul**, **Temblores** et **La Llorona**) se démarque dans les festivals, de Berlin à Venise en passant par le FNC, où les deux premiers titres ont pu être appréciés à Montréal. La sortie en salle de **Nos mères** (**Nuestras Madres**), Caméra d'or au Festival de Cannes 2019 et premier long métrage du Belgo-Guatémaltèque César Díaz, se révèle donc une rareté qu'il importe de souligner. Là encore, pour avoir accès à l'envers du décor de ce pays meurtri, il aura fallu compter sur des fonds internationaux et une équipe de production essentiellement européenne, afin d'éviter toute forme de censure du pouvoir en place.

Pour mémoire, le Guatemala a connu une guerre civile de 1960 à 1996, opposant ce que l'on considère comme une dictature militaire à différentes factions et guérillas. Au plus fort de la crise, en 1982, Efraín Ríos Montt prend la tête du pays, pour un règne

d'un an des plus sanglants, en particulier au sein de la population maya. Trente ans plus tard, ce président sera reconnu coupable de génocides et de crimes contre l'humanité, avant d'être acquitté pour un vice de procédure. Consternation générale. C'est de son procès, visant « à prouver que le commandement militaire a considéré la totalité de la population comme des ennemis », que s'inspirent en partie **La Llorona** et **Nos mères**. Là où Bustamante convie l'archétype fantomatique pour régler des comptes avec l'histoire, Díaz emprunte plutôt, pour construire sa fiction, la voie d'un réalisme documentaire dans une société qui a malheureusement l'habitude de « vivre avec [ses] morts ».

Son film s'ouvre sur la froideur des os anonymes qu'un jeune homme assemble minutieusement pour en reconstituer le squelette. Nous sommes à l'Institut médico-légal du Guatemala et l'anthropologue Ernesto Gonzalez (le sensible Armando Espitia, découvert dans le rôle-titre d'**Heli**, du Mexicain Amat Escalante) s'attelle à la tâche sans relâche. C'est que son récit personnel brouille ses investigations professionnelles ; à chacune des exhumations, il espère retrouver les ossements de son père guérillero disparu dans les années 1980. À ses côtés, sa mère (Emma Dib, tout en intériorité) esquivait ses questions auxquelles elle ne répondrait

« même pas sous la torture ». Si cette quête des origines peut paraître trop classique, elle s'enracine aussi et surtout dans un nécessaire face-à-face avec des survivantes, dont l'aînée maya Nicolasa (digne Aurelia Caal), porte-parole d'un village entier de femmes endeuillées. Rêver d'une tombe pour ses disparus — seulement 1 % d'entre eux auraient été identifiés dans les 20 dernières années — devient une indispensable planche de salut.

Outre les deux acteurs principaux, tous deux d'origine mexicaine, la majorité des interprètes ont le vécu de leurs personnages et cet aller-retour constant entre le fictif et le réel que l'on devine est d'une richesse incalculable. Le poids du silence, la corruption ordinaire, les contours flous de la vérité et de la justice, le communisme que l'on chante telle une joie révolue, la valeur d'une vie fauchée : tant de points de confluence émergent de cette friction entre le vrai et le faux. Et le fondement du titre apparaît alors dans toute sa puissance, car la résilience des femmes, de « nos mères » souffle Díaz, s'avère la colonne vertébrale de cette nation dépossédée. Dénués de tout misérabilisme, ces plans patients des visages aux rides éloquentes et des os qui reprennent corps, ces plaies qui s'ouvrent sans épanchements, racontent une seule et même nécessité : celle d'une mémoire qui s'impose comme le legs le plus vital qui soit. **BE**



France-Belgique / 2019 / 77 min

RÉAL. ET SCÉN. César Díaz **IMAGE** Virginie Surdej **MUS.** Rémi Boubal **MONT.** Damien Maestraggi **PROD.** Géraldine Sprimont et Delphine Schmit **INT.** Armando Espitia, Emma Dib, Aurelia Caal, Julio Serrano Echeverría, Victor Moreira **DIST.** K-Films Amérique